

Monsieur Snob à la montagne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 38

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Rapport aux uniformes.

C'ÉTAIT, l'autre jour, au café Vaudois. J'étais en compagnie d'un brave paysan des environs, le père Grignard, lequel était venu à la « ville » pour affaires, mais qui cependant était fort heureux d'engager avec moi la conversation, m'a-t-il dit, parce que je lui avais paru sympathique.

La sympathie est si rare de nos jours !

Nous causions depuis un instant lorsque nous en vîmes à parler du sujet plein d'intérêt des nouveaux uniformes militaires, dont on fait pour la seconde fois l'essai dans notre pays. Les décisions qui seront prises ont lieu de nous préoccuper, et il est surprenant de voir le public en général se désintéresser presque totalement de la question. « Après tout, ça ne nous regarde pas ! pense-t-il. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! » comme si un courant d'opinion n'était pas capable, en Suisse plus que partout ailleurs, de modifier les décisions gouvernementales.

Nous insistions sur ce point lorsqu'une recrue en vêtements de « khakis » fit son apparition au café et vint ainsi ranimer le feu de notre conversation.

— Voilà un spécimen digne de notre attention, dis-je au père Grignard dont les regards s'étaient aussi dirigés vers le nouveau venu, et qui ne manqua pas de s'écrier, en se redressant : « Vous direz ce que vous voudrez, mais de notre temps, on était plus beau que ça ! C'est-y des manières d'ajuster pareillement nos jeunes ! il y a mon garçon qui doit passer bientôt son Ecole, mais j'espère bien qu'il ne m'enfilera pas ça, allez ! »

— Vous exagérez, père Grignard. Vous ignorez le but pratique...

— Pratiques, ces casques d'Allemands ! interrompit mon interlocuteur dont l'éloquence rustique n'avait d'égale que l'ardeur avec laquelle il vidait son verre de Dézaley. De mon temps, on vous avait ces fameux shakos dans lesquels on fourrait sans autre un bon morceau de pain et un saucisson, comme dans le meilleur des garde-manger ! Voilà ce que j'appelle pratique !

Et le père Grignard d'ajouter avec un gros rire prolongé et plein de malice : « Il y en a même un, une fois, qui y avait mis du miel, et ça lui avait tout coulé dessus ! »

— La Suisse, fis-je, — voulant ramener la conversation à son véritable niveau — doit marcher avec le progrès. Elle ne peut pas rester en arrière des autres pays. La guerre russo-japonaise a démontré les exigences toujours croissantes des combats modernes. En France ont lieu actuellement des essais analogues, au 72^e, à Amiens ; ils ont donc été jugés nécessaires.

Le père Grignard hochait la tête en signe de désapprobation.

Tout en avançant par petites gorgées son Dézaley :

— Vous vous trompez d'une puissante façon, monsieur, me dit-il, la Suisse n'a pas à vouloir se comparer aux grandes nations de l'Europe !

— Pardon, père Grignard. La Suisse ayant une armée relativement peu nombreuse doit s'efforcer de la rendre aussi forte et invulnérable que possible. Pour cela elle doit s'ingénier à la rendre invisible. Trouvez-vous logique, dites-moi, d'avoir comme défenseurs de la patrie de beaux gaillards bien empanachés, offrant un superbe point de mire aux ennemis ?

— Mon bon monsieur, fit le père Grignard toujours défilant, vous parlez comme le régent. Laissez-moi dire, moi qui n'ai pas été dans les Universités, qu'au jour d'aujourd'hui nos jeunes n'aiment déjà pas trop le militaire pour qu'on cherche une raison de plus de les en dégouter !

— En cela, père Grignard, vous avez peut-être raison, fis-je, songeant aux progrès véritables quoique cachés de l'esprit antimilitariste.

Mais, demandons un peu l'opinion de ce « khaki » en train de nous dévisager, à la table du fond.

Pst ! Eh ! là-bas, venez voir ici !

Le soldat s'approcha.

— Ça vous plaît-il, dites-nous, ce nouvel uniforme ? N'auriez-vous pas mieux aimé endosser l'autre ?

Une sorte d'indécision planait dans le cerveau de la recrue, car elle ne répondit pas aussitôt.

— Bien voilà ! fit-elle enfin, en souriant béatement. On n'est pas trop mal dedans.

— Qu'est-ce que les gens en disent en général ?

— Ils rient tout de bon et se demandent où on veut bien en venir.

— Et les officiers, aiment-ils ce nouveau genre d'uniforme ?

— Oh ! les officiers, ils ne peuvent plus tant se monter le cou là-dedans !

— Alors, fit le père Grignard, c'est bien sûr qu'ils ne vont pas être pour !

— On verra bien, mais ça ne dépend pas d'eux. C'est à Berne qu'on dirige tout ça, et là-bas, y se fichent pas mal des apparences.

— Vis-à-vis des étrangers, pourtant...

— Les étrangers, ça ne les regarde pas, observa judicieusement la recrue. C'est pas eux qui nous les payent ! Mon opinion au sujet de cet équipement, c'est qu'il est pas mal commode, mais c'est bien dommage que lorsqu'on en est affublé, on ne puisse plus faire de l'œil aux belles. Tenez, messieurs, même celle que je courtise, la Mariette Givoy, de Lutry, elle ne veut plus sortir avec moi le dimanche. J'ai bien peur pour son amour !

— Consolerez-vous, fis-je au soldat qui me paraissait légèrement estomaqué, vous serez bientôt en civil.

— C'est une consolation, en effet, grommela le père Grignard. En Suisse le soldat est citoyen, raison de plus pour qu'il ait le droit de choisir son uniforme.

C'est sur cette dernière réflexion que, le cœur content, nous nous séparâmes, et tout en rentrant chez moi je me dis que si la Confédération avait de sérieuses raisons de modifier les uniformes de nos pioupious, mes deux opinants de ren-

contre n'avaient pas eu non plus tout à fait tort en formulant leurs naturelles objections.

L. G.

Pour l'Hymne national.

Nous venons de recevoir d'un rimeur de joyeuse humeur les strophes suivantes, sur l'air de la musique du *Cantique suisse*, de Zwissig. Nous les donnons comme elles nous arrivent :

Puisque chacun peut donner
Son avis pour fredonner
Le Cantique national,
Sans rival,
Je dis avec héroïsme :
Vive le patriotisme !
Amis, à votre santé ! (bis)
Je bois à la liberté ! (bis)

Un pour tous et tous pour un !
Eh ! chacun
Doit se tirer d'embaras
En tous cas.

Travailler, sans défaillance,
De crainte de l'indigence,
Et ne compter que sur soi, (bis)
C'est très dur, mais c'est la loi ! (bis)

DEL RIO.

Ce n'est plus chez nous. — Que nos lecteurs ne s'émeuvent point des annonces insérées au verso et qui ont trait à la votation de demain. Le *Conteur*, ils le savent, ne fait pas de politique ; son petit domaine proprement dit finit au bas de sa troisième page. La quatrième appartient à tous ; elle est le domaine exclusif de la réclame, qui le défend d'autant plus jalousement qu'elle trouve au *Conteur* plusieurs avantages particuliers : lecteurs nombreux et toujours de bonne humeur, existence moins éphémère — notre journal est en lecture durant huit jours ; — enfin, attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Monsieur Snob à la montagne.

SNOB, snobisme, si le mot est d'origine anglaise, croyez bien que l'individu à la qualité internationale. Vous le trouverez partout. Aussi bien à Londres qu'à Paris, aussi bien à Montreux qu'à Lausanne. Gens qui s'astreignent à certaines préférences (!!!) imposées par la mode et souffertes pour l'honneur de la position sociale. Il y a le snob littéraire, le snob en art, le snob politique, le snob gastronome, — malheureux bonhomme qui se condamne à avaler des choses indigestes, ou qu'il n'aura pas, simplement parce que c'est distingué, — il y a le snob du vêtement, le snob du véhicule, le snob de la musique, etc.

Or, dernièrement, je me trouvais dans nos Alpes vaudoises et j'eus l'occasion de connaître quelques types parfaits de snobs se pliant malgré eux à l'alpinisme pour « faire comme tout le monde ».

En général ce monsieur n'est plus jeune ; marié, père de famille, il a vu grandir ses filles

et pousser la moustache de ses garçons tout en vendant du calicot ou des pommes tapées. La fortune est venue. De négociant honnête, on est monté au grade d'honnête rentier, position sociale qui exige l'abandon de certaines habitudes et l'adoption de mœurs un peu nouvelles. D'ailleurs les « demoiselles » ont été élevées à la moderne — gymnase, conservatoire, science et piano, tennis, cake-walk et matchiche — elles trouveront sans doute un mari dans un monde plus raffiné que le monde paternel, il faut donc leur fournir l'occasion de pêcher un époux quelconque. De là les voyages en été, les bals en hiver.

Le bal ce n'est rien, M. Snob joue au binocle tandis que ses filles valsent ou « tapissent », mais le voyage, le séjour de montagne !

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux !...

Pour obéir au *Guide*, que M. Snob considère comme le manuel du voyageur distingué, il s'astreint à un régime d'excursions, d'ascensions, de levers et de couchers de soleil, d'admiration obligatoire et de fatigues aristocratiques. Il souffle, il sue, il maigrit, mais sans se plaindre, souriant autant que possible, soignant ses cors et son lombago et soupirant après l'heure qui sonnera le retour au logis familial. Ces dames s'amuse, ces demoiselles flirtent et lui se console en pensant que, tôt ou tard, ses filles une fois mariées, il lui sera loisible de demeurer en sa maison ou de cultiver ses roses dans un jardinet, au bord du lac.

Mais, en attendant cette heure de délivrance, il se soumet aux « exigences de sa position sociale ». Il faut aller ici, grimper là, visiter le château de X, escalader les ruines de Z, arpenter le viaduc de K, cueillir l'edelweiss, affronter les tramways, faire de la luge et du sky, se conformer à toutes les coutumes du tourisme, jeter des cailloux dans des « abîmes sans fond », crier son nom à des échos multisonores, se faire mouiller par des cascades célèbres, donner des sous aux petits mendians qui guettent le « bon monsieur », se laisser marcher sur les pieds par la grosse voisine et s'excuser avec un mot aimable, bref, accepter, par snobisme, toutes les adorables corvées de la vingtième année et des premiers printemps.

Et puis, il y a encore la parties négatives : les choses que l'on voudrait faire et qui « ne sont pas reçues », quoique n'ayant rien d'intéressant ou d'immoral. Ces choses dont ces demoiselles s'offusquent.

— Oh ! papa.

— Y penses-tu !

— Mais ça ne se peut pas.

— Cependant...

— Non, je t'assure. Regarde un peu les Maréchal...

Et comme les Maréchal n'admettent pas les velléités d'indépendance de M. Snob, il doit se soumettre et s'incliner devant la fôdôdorme, ainsi que le voulait Bridoisson. Il se condamne donc à de petits supplices ou se prive d'honnêtes jouissances « pour être correct » et paraître « éduqué », toujours selon les exigences de sa position sociale. Et, au lieu de vivre en paix ses dernières années, il s'impose des chaussures trop étroites, ou une promenade hippique. Si le bon ton l'exige, il s'improvisera chauffeur et s'affublera de lunettes noires.

Tout cela en s'émerveillant, en s'extasiant, en se pâmant, sans d'ailleurs comprendre beaucoup aux beautés dont il se gave par ordonnance de la mode, comme certaines gens se remplissent de tisanes par ordonnance du médecin.

La consigne est d'admirer, dirait Pandore ; et M. Snob admire.

LE PÈRE GRISE.

Patet à la chasse.

TIENS ! David Patet qui s'en va à la chasse !

A cette exclamation, poussée d'une des fenêtres en face de l'épicerie Patet fils, les bonnes gens qui étaient à la rue ou qui prenaient le frais sur le seuil de leurs boutiques, concentrèrent leurs regards sur un petit homme trapu, vêtu d'un affreux drap caca-d'oie et portant en sautoir une gibecière et un fusil à deux coups. C'était bien David Patet. Il avait beau raser les murs et rabattre sur son nez l'aile de son feutre tyrolien, trente-six paires d'yeux le reconnurent d'emblée.

— Ponne jasse ! lui cria Schmidt, le cordonnier.

— Merci, merci, répondit Patet en pressant le pas.

Il se sentait passablement gauche dans son accoutrement de nemrod et il avait hâte de se soustraire à la maligne curiosité du quartier. Un de ses clients crut avoir la berlue en le voyant grimper la rampe du Calvaire de toute la vitesse de ses courtes jambes.

David Patet prit, à la Sallaz, le tram du Chalet-à-Gobet. Dans la voiture crème, il se trouva nez-à-nez avec la grosse madame Blesson, une amie de sa femme.

— J'aurais mieux fait de monter à pied, dit-il en lui-même, elle va m'assassiner de questions.

Il ne se trompait pas.

— Je ne vous savais pas chasseur ! fit cette dame.

— Vous me voyez tout aussi étonné que vous, chère madame, de me trouver en cet équipement : je fais aujourd'hui mes premières armes.

— Oh ! un militaire ne doit pas être emprunté !

— Militaire ! mais je n'ai plus touché de fusil depuis l'époque lointaine où le corps des cadets manœuvrait à Beaulieu sous le commandement du colonel Gaulis.

— Et cette chère Eugénie n'est pas inquiète de vous voir courir subitement les aventures cynégétiques ?

— Je ne vous jurerai pas qu'elle soit tout à fait rassurée ; seulement, elle a bien dû se faire une raison, ma bonne petite femme...

— Vous lui avez démontré que chasser valait pour le moins autant que jouer au jass ou au billard ?

— Je ne lui ai rien démontré du tout, attendu que je n'y tiens pas plus qu'elle, à la chasse, et que si je me mêle de troubler les bêtes des bois, c'est sur le conseil de mon médecin.

— Pour maigrir ?

— Hélas ! oui. Or, comme les cures d'eaux produisent sur moi un effet tout opposé et que je ne puis faire du cheval, à cause de mes jambes pas assez longues, ni de l'alpinisme, vu ma propension au vertige, ni du canotage, ne sachant pas nager, il ne me restait que cette maudite chasse.

— Vous n'avez pas trop l'air, en effet, de faire une partie de plaisir.

— Non, je me demande même si je n'aurais pas été plus sage en restant à mon épicerie et en plantant là les bienfaits de la chasse, Siméon et son chien.

— Parlez-vous de M. Siméon, le professeur ?

— De lui-même. C'est un de mes amis, qui est né la carabine à la main et la carnassière en bandoulière. Quand il a su que la Faculté m'expédiait aux trousses des lièvres du Jorat, il n'a plus eu de repos qu'il ne m'eût armé et équipé de pied en cap. Il me rejoindra à l'aube avec Pyrame, son épagueul, et avec les munitions, car ma femme n'a pas voulu que je les porte. Moi, je coucherai au Chalet-à-Gobet, pour être plus dispos demain matin... Mais nous y voici précisément... Adieu, chère madame.

David Patet, après avoir soupé d'assez médiocre appétit, alluma un cigare et fit les cent pas, à la lueur des étoiles, devant la vieille au-

berge. Il bâillait à se démantibuler la mâchoire, quand la sommelière vint l'appeler :

— Mme Patet demande Monsieur au téléphone.

— Bien, j'y cours.

Drrrr... drrrr... drrrr !

— C'est toi, chérie ?

—

— Très bien, et toi ?

—

— N'aie pas peur, Madame Barbey fera bassiner mon lit.

—

— Non, je préfère la petite camisole que tu m'as faite ; elle est plus légère.

—

— Quel trac tu as, ma pauvre petite ! Mais puisque je te jure que c'est Siméon qui chargera !...

—

— Oui, c'est aussi lui qui a la graisse pour la chaussure... A demain soir, chérie !

La nuit de David Patet fut assez agitée. Il rêva qu'il était poursuivi par un animal prodigieusement féroce, qui avait la queue en panache de Pyrame, les yeux malins de Siméon et la langue de Madame Blesson ; aussi, vit-il, en s'éveillant, qu'il avait lancé sur le plancher de sa chambre, édredon, draps et couverture et qu'il ne lui restait plus, sur le creux de l'estomac, que la bassine, froide maintenant, de Madame Barbey.

— Tu te remettras de ton cauchemar dès que nous battons les buissons, lui dit Siméon en allant le prendre au saut du lit.

Le chocolat du déjeuner avalé, les deux chasseurs gagnèrent, en prenant sous bois, l'extrémité de la combe de Mauvernay, puis un carrefour de chemins herbeux, à deux pas de la lisière de la forêt.

— Bougeons pas et motus ! fit Siméon en mettant un doigt sur sa lèvre ; ça sent le fauve ; par ici.

— Mais mon arme n'est toujours pas chargée ! chuchota Patet.

— C'est juste... Passe-la moi... Je lui fourre deux balles, une dans chaque canon, tu vois, et je rebats les chiens... Maintenant, ouvre l'œil et, quand tu voudras tirer, épaula sans précipitation.

Siméon avait à peine dit ces mots qu'un lièvre traversa le sentier à trente pas en avant. Deux coups partirent à la fois. Le lièvre tomba sur le flanc et Pyrame de rapporter tout aussitôt le cadavre tiède et saignant. C'était un mâle au râble superbe.

— C'est moi qui l'ai eu ! s'écria David Patet, qui ne se sentait pas de joie.

— Si tu en es sûr, prends-le sans lanterner, répondit Siméon, qui n'en était plus à compter ses heureux coups de fusil.

Les deux amis s'enfoncèrent dans les parages solitaires qui s'étendent entre le chalet du Refuge et Froideville, et où alternent les maigres prairies avec les clairières et les sapinières. Bien que Siméon affirmât que la région était bonne, ils n'aperçurent pas même la queue d'un écureuil. Patet suait à grosses gouttes et soufflait comme une petite locomotive.

— Je crève de faim, fit-il en s'affalant sur une souche de sapin ; si nous dînions ? il est midi à l'instant.

Il faillit se fâcher tout rouge en voyant Siméon tirer tranquillement de son sac une petite miche de pain et deux tommes de chèvre.

— De la tomme et du pain pour tout potage, après s'être exterminé durant cinq heures d'horloge à travers les ronces ! tu te moques de moi, Siméon.

— Je te jure que je n'en ai pas la moindre envie. Si je souris, c'est de ta mine déconfite. Mais, gros goulu, on ne fait pas un repas d'ambassadeur quand on a encore toute l'après-midi